

4 - Carlo COLLODI, *Les Aventures de Pinocchio, Histoire d'un pantin*, ch. 11 (1881), traduction de Nathalie Castagne (2002).

Le montreur de marionnettes Mangefeu (tel était son nom) paraissait être un homme épouvantable, je ne dis pas le contraire, surtout à cause de cette vilaine barbe noire qui, comme un tablier, lui couvrait toute la poitrine et toute la longueur de ses jambes ; mais au fond, ce n'était pas un méchant homme. La preuve, quand il vit amener devant lui ce pauvre Pinocchio, qui se débattait dans tous les sens en hurlant : « Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir ! », il commença tout de suite à s'émouvoir et à s'apitoyer et, après avoir résisté un bon moment, n'en pouvant finalement plus, il laissa échapper un énorme et sonore éternuement.

A cet éternuement, Arlequin, qui jusque-là était resté affligé et ployé comme un saule pleureur, devint tout joyeux et, s'inclinant vers Pinocchio, lui souffla à mi-voix : « Ca s'arrange, mon frère. Le patron a éternué : ce qui signifie qu'il s'est ému pour toi de pitié. Tu es sauvé ! »

Il faut savoir qu'alors que tous les êtres humains, quand ils sont émus par le malheur d'autrui, pleurent ou du moins font semblant de s'essuyer les yeux, Mangefeu, lui, au contraire, chaque fois qu'il s'attendrissait réellement, avait la manie d'éternuer. C'était une façon comme une autre de faire connaître aux autres la sensibilité de son cœur.

Après avoir éternué, le marionnettiste, continuant de faire le bourru, cria à Pinocchio :

« Arrête de pleurer ! Tes gémissements m'ont donné des crampes d'estomac ... la faim me tenaille, il s'en faudrait de peu ... Atchoum ! atchoum ! »

Et il éternua deux fois encore.

« A vos souhaits, dit Pinocchio.

– Merci. Ton papa et ta maman sont-ils toujours en vie ? lui demanda Mangefeu.

– Papa, oui ; maman, je ne l'ai jamais connue.

– Qui sait quel malheur ce serait pour ton vieux père si maintenant je te jetais dans ces charbons ardents ! Pauvre vieil homme ! Comme je le plains !... Atchoum, atchoum, atchoum ! »

Et il éternua trois fois encore.

« A vos souhaits ! dit Pinocchio.

– Merci ! Du reste, il faut me plaindre aussi, parce que, regarde, je n'ai plus de bois pour finir de rôtir ce mouton, et qu'à dire la vérité, tu m'aurais été là d'une grande utilité. Mais maintenant j'ai pris pitié de toi et il me faut attendre. A ta place, je ferai brûler sous la broche quelque pantin de ma compagnie. Holà, gendarmes ! »

A ce commandement, apparurent aussitôt deux gendarmes de bois, tout raides, tout maigres, avec leur képi sur la tête et le sabre nu à la main.

Alors le marionnettiste leur dit d'une voix caverneuse :

« Attrapez-moi cet Arlequin, attachez-le bien, et jetez-le dans le feu. Je veux que mon mouton soit bien rôti ! »

Imaginez le pauvre Arlequin ! Son épouvante fut si grande que ses jambes fléchirent sous lui et qu'il tomba à plat ventre par terre.

A ce spectacle déchirant, Pinocchio se jeta aux pieds du marionnettiste et....